



FAIRE LE VIDE.

Que le monde des marmots soit, souvent, aussi mesquin, injuste & féroce que celui des adultes, personne ne devrait en douter trop longtemps, sauf à vouloir passer pour un incorrigible benêt. Parce qu'elle le sait et qu'elle voulait s'assurer que tout un chacun ne puisse faire mine de ne pas le savoir, parce qu'elle voulait, finalement, nous en entretenir sans avoir à le brailler pour le dénoncer, Emilie Seguin, de sa propre initiative, avait écrit un texte. Sans adresse. Très long. Litaniq. Comme sans fin. Péremptoire. Avec, sans doute, la décharge pour vocation, pour exutoire ou pour viatique. De la prose adolescente *old school* manuscrite à l'encre bleue sur feuillet double-format A4-quatre trous-réglure Séyes. Des phrases et des phrases et des phrases qui exposaient rageusement son terrible & silencieux malaise face à des situations détestables, nombreuses & répétées, imposées à d'autres qu'elle : des harcèlements murmurés, des humiliations subreptices, des méchancetés discrètes, des exécutions arbitraires, des vexations ineptes, des rejets équivoques, des mises à l'écart inavouées, des insultes chuchotées, des *trollings* esquissés, des *clashes* à demi-mots... Tous ces petits entraînements à la détestation d'autrui & parts maudites de la cohésion de groupes insignifiants, presque indécélables, jamais évidents, encore moins revendiqués, toutes ces ignominies souvent relativisées par l'inattention commune et le train-train des besognes banales... Petites avanies, tout ça, alors ? Oui, mais aussi fatalement efficaces dans le patient éreintement de soi du bouc émissaire désigné que la petite gelée matutinale ou la délicate saxifrage dans la sape et bientôt la mise à bas d'un mur pourtant solidement maçonné... Plombé & plombant, méchante rouille sur les soudures du vivre-ensemble, le texte d'Emilie comme la modalité de sa médiatisation sont restés longtemps en suspens. Ou plutôt en attente. Une année entière. Patate chaude posée sur une table de la salle 23. A prendre le frais mais pas vraiment la poussière... Pour l'avoir lu & l'avoir fait lire, petits ou grands, personne ne savait qu'en faire, au juste. Son auteure pas plus que ses lecteurs, au demeurant. Jusqu'à ce que celle-ci rejoigne incidemment la cohorte des minots qui, depuis quelques années maintenant, participe au festival de poésie visuelle (mais pas que) de Périgueux — Expoésie — et découvre par elle-même, à l'occasion, salutairement, des poètes contemporains qui, chacun à leur manière, souvent « hors du livre »,

avec une radicalité certaine (et une indifférence à la solitude assez remarquable) & un tropisme plasticien évident, travaillent le langage *au corps* avant que de travailler avec lui pour *donner corps* à certains contenus, sans cela inaccessibles. Et parmi ces activistes, surtout, les promoteurs d'une « poésie blanche » avec son écriture & son esthétique acérées, l'une & l'autre basées sur la raréfaction, l'effacement, la déperdition, l'éluision, la parenthèse, le peu d'un langage abstrait & concret en même temps... A chaque fois, *tout un jeu de pages lacunaires, de tentatives interrompues, de tensions irrésolues, de reprises circulaires, de variations sur le motif, de citations sans origine*... Et où les mots n'y sont plus que des fragments, des tessons, des scories déposés à dessein sur une toile de fond épurée, épaves d'un non-dit plus vaste parsemées sur le blanc de la page. Poésie d'une certaine sécheresse & d'un accès *a priori* difficile tant elle semble, par destination, se dérober à la lecture & s'affranchir de la syntaxe pour amener du sens ; Accessible sinon limpide dès lors que l'on pige qu'elle ne vise pas à décrire une situation mais à produire — sans beaucoup de garantie — un état de conscience chez celle ou celui qu'elle piège (Isabelle Garon & Yves Di Manno, poètes & anthologistes en parlent comme suit : *le lecteur, convoqué, s'y déplace interdit de toute parole excédentaire, hors de celle mue par son expérience des mots qu'il déchiffre*. C'est exactement ça !). Poésie du *moins-disant* où le lyrisme qu'elle autorise encore n'est plus que le résultat d'une exigence essentiellement formelle. Poésie visuelle aux justes dimensions d'une équivoque « surface de réparation ». Aussi, du texte originel d'Emilie passé à la moulinette de cette influence dévolue à l'amenuisement & à l'amuïssement, il ne reste presque rien. Sinon cela, agrandi ironiquement sous forme de tableaux tavelés de mouchetures, qui nous met, par delà les figurations de bégaiements, d'annonnements, de marmottements, de balbutiements sans queue-ni tête, de grommellements suspendus, dans l'obligation de surseoir au manque à lire, de combler les vides, de déceler l'objet même du texte en simulant ce qui est manifestement non signifié, tu dans le texte et enfoui dans l'espace des panneaux achromes aux allures de couperet ou de mors. Pour constater — empathie ou besoin de se confesser, quand on nous y amène sans nous y forcer — qu'on remplit bien trop vite & trop facilement les blancs, les suspensions, les béances, les ablations, les ratures, les repentirs. Parce qu'au fond, on sait et on a toujours su de quoi parlent ces vides et ces silences... Qu'au final, on n'a pas été jusqu'alors *très regardant*... CQFD.

Emilie Seguin (avec Maureen Belliard & Liam Mousseau). « Hors-plan ».

Marqueur, peinture acrylique & glycérophtalique sur bâche plastique, bois. 230 x 230 cm & 300 x 200 cm.

Installation temporaire dans les deux cages d'escalier qui mènent au second étage.

